

Clemenceau, un accent ou une prononciation ?

Doit-on écrire Clémenceau ou Clemenceau ? Doit-on prononcer e ou é. Tentative de réponse, sachant que plusieurs versions ou pistes de réflexion existent.

Sa famille habitait le château de l'Aubraie à Féole, commune de la Rhéorthie (Vendée). Ce château avait été acquis pendant la Révolution.

Le père est né à Mouilleron-en-Pareds (Vendée), le 28 septembre 1841, chez son grand-père maternel. Sur son acte de naissance ses prénoms sont George (sans S), Benjamin, et le nom de son père porte un accent.

Ainsi, d'après l'état civil, il s'appelle incontestablement George, Benjamin Clémenceau. De plus il est à remarquer qu'à la mairie de la Rhéorthie les actes de naissance de ses filles, Madeleine Clémenceau, née le 2 juin 1870 et Thérèse née le 19 juin 1872, portent un « é ».

Mais à la fin de l'acte de naissance de Mouilleron-en-Pareds, la signature du père du Président est sans accent ; d'autre part, l'extrait d'acte de naissance de Michel, fils du Tigre, n'en porte pas non plus. Le fils de Michel, Georges, qui fut maire de la Rhéorthie, certifie que le nom de Clemenceau ne doit pas avoir d'accent.

Cependant, malgré l'absence d'accent le nom a toujours été prononcé Clémenceau.

On trouve dans le petit Larousse, Clemenceau (klé) Georges. Il faut donc penser qu'en 1841, le secrétaire de mairie de Mouilleron, se fiant à la prononciation, a commis une erreur d'orthographe, comme il s'en produisait souvent au temps où il n'y avait pas de livret de famille.

Une erreur semblable s'est renouvelée à la naissance de ses deux filles.

Une autre version : certains (rares) noms vendéens ont la particularité d'être accentués à l'oral mais pas à l'écrit.



Pourquoi fut-il surnommé « Le Tigre » ?

George Clemenceau ou « le Tigre » était un héros, qui n'hésitait pas à aller sur le front pour partager le quotidien des soldats. Mais comme tout un chacun le sait, l'homme a toujours deux visages, Situons l'histoire en un court résumé.

1871, la Prusse s'est emparée de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine. 1905, deux blocs d'alliance se forment, d'un côté la triple entente (France, Angleterre et la Russie) de l'autre, la triple alliance (l'Allemagne, l'Italie et l'Autriche Hongrie). Juin 1914, l'Europe s'embrase et l'Allemagne déclare la guerre à la France.

Clemenceau a alors l'honneur de prononcer un discours historique : « mon devoir est accompli, j'envoie le salut de la France à l'Alsace et à la Lorraine récupérées ». Le triomphe est total. Mais qui était vraiment cet homme ? Pourquoi est-il devenu l'ennemi juré des socialistes ? Était-il fidèle à la réputation que certains lui donnent, c'est-à-dire, « l'homme aux coups tordus » ? Clemenceau naît le 28 septembre 1841 en Vendée. Il grandit dans une famille bourgeoise et très hâtée, son père, républicain convaincu va d'ailleurs lui transmettre les idées révolutionnaires auxquelles il croit.

Plus tard, il entame des études de médecine, mais il poursuit le combat politique que son père avait commencé avant lui. Il est nommé maire de la commune de Montmartre, alors qu'il n'a que 29 ans. Il rejoint très vite les insurgés qui prennent d'assaut l'Hôtel de Ville. Jules Ferry, à l'époque chef de la garde nationale devient son ennemi numéro un.

Juin 1871, Clemenceau subit un choc quand l'empire allemand est proclamé à Versailles, dans la Galerie des Glaces et que les Prussiens défilent, en ville, à Paris. C'est la plus grande honte de sa vie et le seul combat qu'il mènera.

Il s'imposera dorénavant comme le chef de la gauche syndicale. Il devient alors un orateur violent et redouté par ses pairs à cause notamment de son ironie, mais aussi de son caractère offensif, rancunier et insultant. Il porte le fer contre son gouvernement sans tabou et avec grande brutalité. Mais Clemenceau est comme tout un chacun et n'est pas infallible, c'est donc à son tour qu'il est accusé de corruption par ses adversaires.

Sa réputation en prend un coup et il est privé de tribune. Il doit donc se tourner vers la presse et jouera un rôle important dans l'affaire Dreyfus (capitaine de l'armée française accusé à tort d'avoir livré des documents secrets aux Allemands), en publiant en cinq ans seulement, plus de 700 articles sur l'affaire. Une fois Dreyfus réhabilité, Clemenceau a de nouveaux accès aux tribunes. À 65 ans, il tient enfin les rênes du pouvoir, mais il est haï par bien trop de monde. 1913 : il sonne l'alerte face à la menace allemande dans son journal, plus rien ne lui fait peur et il espère que tous comprendront que la France doit s'armer et être prête à se battre contre ce pays ennemi, car il est certain que l'Allemagne attaquera un jour prochain. Son ennemi de toujours, Jean-Jaurès est quant à lui pour la paix et le désarmement, contrairement à lui.

Août 1914, l'Allemagne déclare la guerre à la France, voilà le début de la première guerre mondiale. L'union sacrée est créée ; il s'agit là en réalité du regroupement de toutes les tendances politiques. Pour les soldats, l'enfer des tranchées commence, Verdun verra à elle seule plus de 300 000 victimes de guerre. Et pendant ce temps, l'Allemagne jubile. Novembre 1916, Charles Ier d'Autriche, veut sortir son pays de la guerre, il fait remettre au Président français une lettre, dans laquelle il promet de soutenir la France quant à la récupération de l'Alsace-Lorraine.

C'est une promesse de paix à laquelle adhère le Premier ministre, mais Clemenceau, toujours prêt à prendre les armes, ne cache plus sa colère. Il ne veut pas de paix, on ne doit pas négocier et faire la courbette à l'Allemagne. Malheureusement, le gouvernement français ne donnera pas suite à la proposition de Charles Ier et à cause de cela, des millions de vies vont encore être sacrifiées.

Les forces allemandes atteignent finalement les portes de Paris, non sans aucun mort et sont repoussées de justesse.

11 novembre 1918. Il n'est que cinq heures du matin, mais le téléphone sonne déjà au domicile de Clemenceau. Le maréchal Foch est au bout du fil et il ne tarde pas à lui annoncer une nouvelle: l'armistice vient d'être signé. La France a gagné contre l'Allemagne. Clemenceau vient de remporter le combat de sa vie, la France est enfin vengée.

La foule célèbre la fin de la guerre qui a tout de même fait 18,6 millions de morts (9,7 millions morts pour les militaires et 8,9 millions pour les civils.) Il est à peu près 20h quand le grand Clemenceau arrive à son hôtel. Il regarde par la fenêtre et aperçoit la foule qui entonne la Marseillaise, chant de patrie par excellence, mais il ne veut pas se montrer, car il est submergé par l'émotion.

28 juin 1919, Clemenceau signe un document sur la paix pour la France, non sans avoir tenté de faire repartir la guerre de plus belle.

A quel prix a-t-il gagné son combat ? L'histoire nous l'a démontrée, à coups de milliers et de milliers de vies. Une phrase qu'il aimait à dire résume bien sa conception de la vie : « Politique intérieure? Je fais la guerre. Politique extérieure? Je fais la guerre, je fais toujours la guerre ».

Pour lui, le pacifiste était un défaitiste, un homme rampant aux pieds des autres, à tort il semble. Clemenceau n'aurait pas lésiné sur les moyens pour arriver à ses fins. Il a sûrement soudoyé, dénoncé, menacé et éliminé ses rivaux les uns après les autres, sans aucun scrupule et tout cela en mémoire de son père à qui il avait dit jadis qu'il le vengerait.

Clemenceau et la guerre : le « Père la victoire » a-t-il perdu la victoire ?

À l'occasion du centenaire de l'armistice de la Première Guerre mondiale, Georges Clemenceau, l'homme qui fut le « Père la victoire » et redonna espoir aux troupes à la fin de la Grande Guerre est dans tous les esprits. Ce grand fauve de la politique, reste aujourd'hui une référence qui dépasse même le clivage gauche - droite. Pourtant, après-guerre, il se retrouve disgracié et surnommé « Perd-la-victoire » pour son rôle lors des négociations du Traité de Versailles.

Clemenceau résonne dans les esprits comme une personnalité hors du commun : d'abord républicain de combat de par son parcours politique et le tempérament résistant qu'il tenait de son père, il devient « Le père la victoire » grâce à son implication contre « la fatigue des

peuples » et des combattants à la fin de la Grande Guerre qui mena à l'armistice du 11 novembre 1918.

Le « Tigre », n'hésita pas à se rendre dans les tranchées pour motiver ses troupes. Combattant mais aussi journaliste hyperactif, qui écrivit pas moins de 700 articles au moment de l'affaire Dreyfus, il mit en place une communication de guerre en se déplaçant dans des zones si proches du front que même certains officiers supérieurs ne s'y aventureraient pas. Ces rencontres avec les combattants seront relayées dans la presse, dont la presse illustrée. Comme l'historien et auteur du *Monde selon Clemenceau* Jean Garrigues le rappelle, « les Français voyaient les photographies du Tigre dans les tranchées, destinées à stimuler l'effort de guerre, et c'est une manière moderne de faire de la politique. »

Très critiqué après-guerre pour son rôle lors du règlement de la paix et ses négociations lors du Traité de Versailles, l'homme politique se retrouvera quelque peu disgracié. En cause, le traité de paix qui enlève tout à l'Allemagne sauf sa puissance politique et qui frayera un large chemin au revanchisme allemand et au nazisme. Pour l'historien Jean-Yves le Naour « Le 11 novembre 1918, on l'appelle le « père la victoire », mais à partir de 1919 il va y avoir cette autre formule : « le perd la victoire », le traité de Versailles a été une déception pour beaucoup de Français parce que c'est un compromis. Évidemment, il a fallu discuter avec les Américains et avec les Anglais qui ont des intérêts tout à fait divergents. Donc à la fin, cette paix de Versailles, qui est vue comme la paix de Clemenceau, déçoit à la fois à gauche et à droite : elle est trop dure ou elle est trop molle. ». Même si Clemenceau a défendu le point de vue que « l'Allemagne paiera », et l'objectif d'empêcher la puissance militaire allemande de se refaire, il s'est avéré que les négociations auxquelles il a participé ont été un échec car il n'a pas su résister aux pressions des Alliés. À titre d'exemple, il se pliera aux volontés de l'Anglais Lloyd George et de l'Américain Wilson sur plusieurs sujets : la Société des Nations, l'étendue de l'occupation de la Ruhr, et le sort des provinces de l'empire ottoman.

En définitive, au moment où la Seconde Guerre mondiale se prépare, dans les consciences collectives : « Finalement, la guerre précédente n'a servi à rien », et portant cette responsabilité, Georges Clemenceau se retrouve mis à mal.

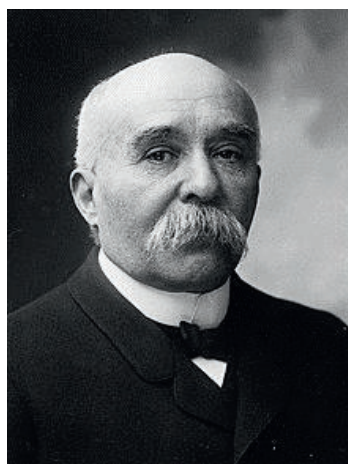
Pourtant, comme le rappelle Jean-Yves le Naour, « Clemenceau, quand il s'est présenté devant le Sénat pour la ratification du traité de Versailles a dit : « Ce traité sera ce que vous en ferez, la paix sera ce que vous en ferez », et a donc mis en garde sur les conséquences potentielles de la mise en place de ce texte.

Concernant les éléments de nuance, le point de vue de Jean-Pierre Chevènement, ancien ministre et ancien sénateur, est clair : « le procès fait à Clemenceau est injuste, parce que le traité de Versailles a une grande faiblesse : les États-Unis ne soutiennent plus le traité de Versailles, et ne le signent pas. [...] Wilson est battu en 1920 par Warren G. Harding et par conséquent l'élément d'équilibre qui était le soutien des États-Unis nous fera défaut en 1930. Ce n'est donc pas la faute de Clemenceau, c'est la faute d'évènements qui le dépassent de loin. », Et cela constitue « quasiment une trahison » pour Jacques Mézard, homme politique français. Dans cette lignée, en 1926, Georges Clemenceau ne manquera pas de critiquer la politique des États-Unis lors de sa dernière intervention politique qui n'est

autre qu'une lettre ouverte au président Coolidge par laquelle il demande aux États-Unis de mieux prendre en compte les intérêts de la France.

Ce qui amène Clemenceau à être vivement critiqué, c'est aussi sa position politique. Ouvertement très à droite, il défendra « l'individualisme » et le réalisme politique face par exemple au député de gauche, Jean Jaurès, qui prône une réforme profonde de la société. L'animosité de la part de la gauche, ne date pas de la guerre, et prend racine au tout début du XXe siècle. Si Jean Garrigues, historien français, spécialiste d'histoire politique, souligne que « Les socialistes ont joué le jeu de l'union sacrée tout au début de la guerre ». A partir de 1917, la politique de Clemenceau « contre ceux qu'il appelle les défaitistes, et parmi eux les socialistes, qui prônent une solution négociée et qui sont pacifistes, et se réunissent régulièrement avec d'autres socialistes européens pendant cette période. » a accentué le clivage. Il y a donc effectivement une animosité très forte des socialistes par rapport à Clemenceau dans la période de l'après-guerre. ».

L'opposition du socialisme avec l'idéal républicain de Clemenceau a donc beaucoup joué sur sa réputation, mais Jean-Pierre Chevènement nuance : « C'est incontestablement un homme qui ne transige pas avec les principes républicains dont il est l'héritier par son père [...] On a tiré de cela qu'il était opposé au socialisme, au collectivisme, à ce fameux débat avec Jaurès, mais en réalité la thèse de Clemenceau était très simple : c'est qu'on ne pouvait pas faire avancer les idées du progrès social si elles n'étaient pas prises en compte par les individus eux-mêmes. Il était contre tout ce qui était caporalisation, et je ne pense pas qu'il y ait lieu d'opposer le socialisme à l'idéal républicain de Clemenceau », point de vue que Guillaume Bigot, essayiste et membre des Orwelliens* partage : « C'est un personnage intransigeant pour le meilleur et pour le pire et ce n'est pas un homme de compromis.» et d'ajouter : « C'est vraiment en temps d'orage, en temps de guerre, que les personnages sortent, mais quand le calme plat revient, autant les congédier ». D'ailleurs, Clemenceau l'admettra lui-même lors du discours de Verdun le 14 juillet 1919 : « Il est plus facile de faire la guerre que la paix. » (*Les Orwelliens: de l'écrivain et journaliste George Orwell .Le comité des Orwelliens a comme ambition de faire entendre une voix différente dans un paysage médiatique trop uniforme. « Parler de liberté n'a de sens qu'à condition que ce soit la liberté de dire aux gens ce qu'ils n'ont pas envie d'entendre.» disait George Orwell.)



Georges Clemenceau (1841-1929), Président du Conseil des ministres français et Ministre de la Guerre du 16 novembre 1917 au 18 janvier 1920.

Doit-on écrire événement ou évènement ?

L'origine délicate de ce deuxième accent aigu qui embêtait tout le monde. Cette aberration n'est pas le produit d'une réflexion mûrement pesée mais résulte d'un manque momentané de matériel d'imprimerie.

L'histoire remonte au début du 18^e siècle, époque à laquelle on commençait à adopter l'accent grave en le distinguant de l'accent aigu.

L'imprimeur du dictionnaire de l'Académie française n'avait pas fait fondre assez de caractères de plomb « è " » avec l'accent grave. Quand il lui en fallait plusieurs, il le remplaçait parfois par le "é" accent aigu et c'est comme ça que dans l'édition du dictionnaire de 1740 « événement » comporte deux « é » ainsi que le mot mère qu'il écrit « mère » avec un accent aigu. L'orthographe « événement » n'a pas été corrigée dans l'édition suivante et a gardé son accent aigu sur la deuxième syllabe.

Un cordon bleu

Être un « cordon bleu » signifie être un très bon cuisinier. À l'origine, cette expression n'a pourtant rien à voir avec les petits plats, puisqu'elle trouve sa référence dans les guerres de Religion.

C'est en 1578, sous l'Ancien Régime et pendant les guerres de Religion, qu'Henri III constitua l'ordre du Saint-Esprit. Cette organisation catholique, destinée à lutter contre les protestants rassemblait des hommes mûrs, de plus de 35 ans, issus de la noblesse.

Ce fut le premier ordre de la monarchie française, et aussi le plus prestigieux. Ses chevaliers portaient la croix de Malte, symbole honorifique accroché à un ruban bleu. Cette distinction fut abolie à la Révolution, pour laisser place à la Légion d'honneur, instaurée en 1802 par Napoléon Bonaparte.

Néanmoins, le symbole du « cordon bleu » a continué de représenter une distinction suprême dans l'aristocratie française à travers les siècles. Cela devint même une métaphore faisant référence à la supériorité, à la grandeur et aux honneurs des personnes citées dans un domaine. Au XVII^e siècle, un poète qui lorgnait l'Académie Française réussit à en séduire les membres en qualifiant l'assemblée de « Cordon bleu des beaux esprits ». Il fut admis illico.

Certains disent que la référence culinaire revient également à l'ordre du Saint-Esprit, car les porteurs du « cordon bleu » avaient pris pour habitude de se réunir comme un « club de gourmands », afin de cultiver l'art du bien manger et du bien boire. C'est sûrement de cette anecdote que s'est inspirée la journaliste Marthe Distel. En 1895, elle publie le premier journal de cuisine, *La Cuisinière cordon bleu*, qui rencontre un grand succès. Elle ouvre ensuite les écoles « Le Cordon Bleu », très réputées aujourd'hui pour leur apprentissage de l'art de vivre à la française. L'expression est donc entrée dans l'usage.



Des cœurs de rois dans des tableaux

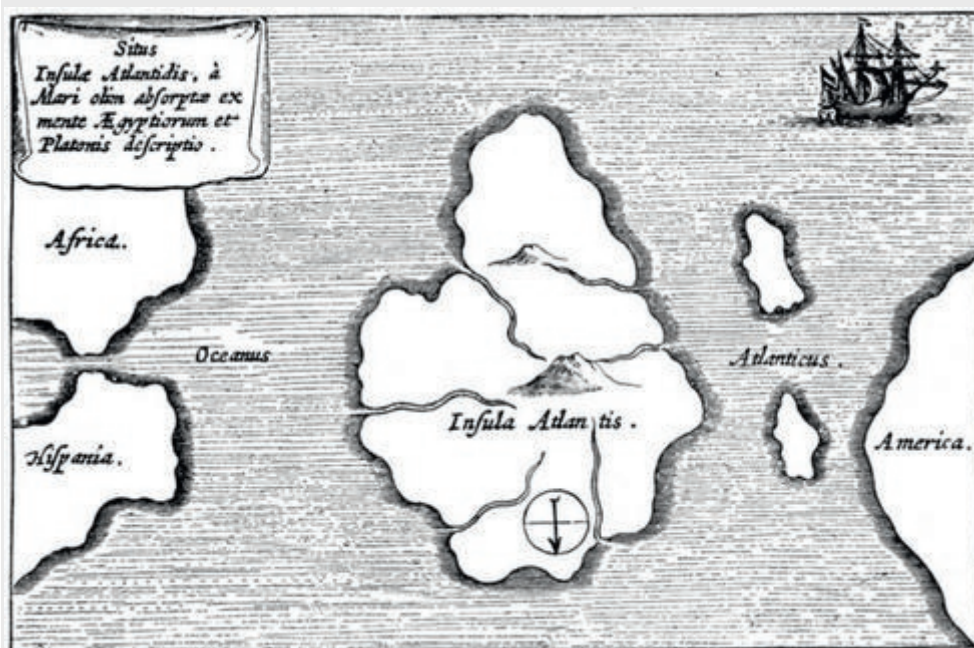
Précieuses reliques ou prestigieux cadeaux, les cœurs des rois ont été dispersés. Certains ont même eu un destin artistique en servant d'ingrédients à des pigments. Cœur de Louis XVII, récemment retrouvé et authentifié. De nombreux rois ont une sépulture de cœur séparée de celle du corps. Depuis le XIII^e siècle de notre ère, la préparation de la dépouille des rois de France s'accompagne de la séparation du corps et du cœur. Par tradition, on enterre le corps à la nécropole royale, la basilique de Saint-Denis. En revanche, le cœur, libre de tout engagement officiel, est offert à une communauté religieuse, à un maréchal ou à une maîtresse endeuillée. Qu'advient-il de ces viscères royaux au cours des siècles ? L'histoire est pleine de péripéties, et bon nombre d'entre eux sont détruits ou perdus au fil des révolutions. Certains ressurgissent, et leur authentification passe par une recherche ADN (voir Les tests ADN face aux énigmes de l'histoire, par Ludovic Orlando, dans ce dossier).

Le cœur de Louis XVII fait partie des organes miraculés. Pour certifier qu'il était bien celui de l'enfant du Temple, on en a extrait de l'ADN que l'on a comparé à celui contenu dans des mèches de cheveux de Marie-Antoinette et de ses sœurs. Les empreintes génétiques correspondaient : c'est bien le cœur de Louis XVII. Le cœur a alors été restitué à la basilique royale au cours d'une cérémonie somptueuse.

20 grands mystères de l'Histoire de l'Humanité

L'histoire de l'Humanité recèle de nombreux mystères non résolus. Des mystères dont on cherche encore l'explication, mais qui ne nous laissent que des suppositions. Du mystère de l'Atlantide à celui du manuscrit de Voynich, en passant par le triangle des Bermudes et l'homme au masque de fer, voici 20 grands mystères de l'histoire.

1. L'Atlantide : l'île fabuleuse



C'est le philosophe Platon qui, le premier, a évoqué ce lieu mythique qu'est l'Atlantide au 4^e siècle avant Jésus-Christ. Celui qui est considéré comme le premier des philosophes y décrit une île gigantesque située près du détroit de Gibraltar qui aurait abrité une civilisation florissante. Cette civilisation aurait disparu dans un mystérieux cataclysme.

Pour certains, le récit de Platon est une simple légende, d'autres croient que l'existence de cette île fabuleuse serait fondée sur des faits réels et expliquent qu'il pourrait s'agir de l'île grecque baptisée Théra ou Santorin, une île qui aurait été engloutie vers 1600 av. J.-C. par d'énormes tsunamis.

Sur la photo, une gravure réalisée d'après une description du jésuite allemand et scientifique Athanasius Kircher (1602-1680) de la légendaire île d'Atlantide.

2. Les Amazones : le peuple des guerrières



Selon la mythologie grecque, les Amazones sont un peuple de guerrières résidant sur les rives de la mer Noire, même si d'autres historiens les situent en Asie Mineure ou en Libye. Leurs premières traces remontent à l'Antiquité et correspondraient aux guerrières des peuples scythes et sarmates. La légende dit qu'elles avaient coutume de se couper le sein droit afin de pouvoir tirer à l'arc.

Les Amazones, dit-on, tuent leurs enfants mâles ou les rendent aveugles ou estropiés pour ensuite les utiliser comme serviteurs. Pour assurer la perpétuation de leur civilisation, elles s'unissent une fois par an avec les plus beaux hommes des tribus voisines.

Les Amazones auraient envahi deux contrées d'Asie Mineure et de Grèce. Elles auraient aussi affronté les troupes d'Alexandre le Grand entre -331 et -324. La légende veut qu'elles aient pris part à la guerre de Troie et que leur reine Penthésilée soit tombée amoureuse d'Achille.

Sur la photo, *La bataille des Amazones*, par Anselm Feuerbach, 1873.

3. Les menhirs de Carnac : le plus grand site mégalithique au monde



En France, plus précisément sur la commune de Carnac, en Bretagne, sont alignés quelque 4000 menhirs et dolmens sur une surface couvrant près de quatre kilomètres. On croit que ces grandes pierres, grossièrement façonnées et d'une hauteur variant entre quelques centimètres jusqu'à plus de six mètres, auraient été placées vers 4500 av. J.-C. Dans chaque alignement, les menhirs sont placés par ordre croissant en direction de l'est.

De nombreuses légendes et théories tentent de les expliquer : calendrier solaire, symbole de virilité, champ des morts ou culte des pierres... Les plus récentes études datent ces alignements de menhirs du Néolithique, au début de la vie sédentaire.

Depuis 1991, le site est protégé et fermé au public en été, ouvert en hiver. Sur la photo, prise le 22 août 2014, des pierres de l'un des alignements mégalithiques de Carnac.